

Don Giovanni, dandy disco et séducteur impénitent

En 2007, la première coproduction du tout jeune Atelier lyrique de l'Opéra de Paris (créé en 2005) et de la MC 93 de Bobigny frappait fort avec *Così fan tutte* de Mozart. Sept ans plus tard, après quelques années consacrées à un répertoire moins exposé, c'est à nouveau le grand saut mozartien. Cette fois, rien de moins que «*l'opéra des opéras*» (dixit Wagner) : *Don Giovanni*. Un choix risqué, assumé ce 22 mars par la bonne santé vocale des recrues de l'Atelier lyrique, l'audace confiante de leur directeur, Christian Schirm.

La mise en scène a été confiée à Christophe Perton, dont le plateau est une référence fantasmée à la piscine désaffectée du film de Jerzy Skolimowski, *Deep End* (1970). Soit un lieu unique, rectangle délimité de lignes au sol, avec son patio de cabines de bain à l'étage, dont les protagonistes à l'assaut les uns des autres, vont tirer parti, au gré de portes inopinément ouvertes ou fermées. Le travail de direction d'acteur, précis, émaillé de quelques bonnes idées, comme ce Mozart en chair, en os et en habit de cour XVIIIème, jouant en scène le continuo au clavecin.

Image d'Épinal, certes, que celle du compositeur écrivant sa musique au fur et à mesure qu'on l'entend - heureusement contrebalancée par le fait que Mozart prend ici fait et cause pour son «héros». Ainsi tentera-t-il de le retenir au bord de la mort d'un index créateur de chapelle Sixtine, avant de demeurer prostré, perruque basse, durant tout le *lieto fine*, cette conclusion heureuse et obligée de l'opéra célébrant la juste punition divine du scélérat et le retour à l'ordre collectif.

Fasciné par la destinée tragique et fugace d'une jeunesse démiurge et transgressive, Perton a aussi d'emblée porté le fer dans le flanc de l'impénitent, le blessant au cours du duel qui voit la fin terrestre du Commandeur. Marque du péché originel ? Stigmate christique ? Le sang qui fleurit rouge à la boutonnière du séducteur est la marque tangible du tempus fugit, un décompte fatal que souligne subrepticement tel chapelet de notes répétées au clavecin et plus encore l'enjambement monstrueux de la fin du premier acte conclusif sur le récitatif liminaire du second, juste avant les lumières de l'entracte.

UN CÔTÉ À LA CLAUDE FRANCOIS

Intellectuellement conçu à la manière d'un rejet poétique censé produire une brutale accélération, ce procédé, aberration musicale absolue, n'est pas sans faire son petit effet. Le Don Giovanni du jeune baryton polonais, Michal Partyka, a tout du grand félin pervers. (...)